

La Science-fiction selon J.-H. Rosny aîné

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

aml



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) et la **Bibliothèque des Littératures d'Aventures** (<https://www.bila.ink>) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2025 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Alones Creative 2024, *Une fusée avec souffle décolle vers la planète rouge Mars*
Mise en page : Mayëlee Dorane

La Science-fiction selon J.-H. Rosny aîné

La Mort de la Terre, Les Xipéhuz et Les Navigateurs de l'infini

(science-fiction, n^{os} 415-416, 2025)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Nicolas Stetenfeld et Laura Delaye



Table des matières

1.	L'AUTEUR	7
1.1.	JEUNESSE BRUXELLOISE ET ANNÉES LONDONNIENNES.....	7
1.2.	PREMIERS PAS À PARIS.....	7
1.3.	LES DÉBUTS DE LA CARRIÈRE LITTÉRAIRE.....	7
1.4.	DIVORCE ET SÉPARATION.....	8
1.5.	AUTONOMIE.....	9
2.	ŒUVRES PRINCIPALES	11
	<i>Romans scientifiques</i>	11
	<i>Romans préhistoriques</i>	11
	<i>Romans de mœurs</i>	11
	<i>Essais</i>	11
	<i>Mémoires</i>	12
3.	CONTEXTES DE RÉDACTION ET PUBLICATION	12
4.	RÉSUMÉS	13
4.1.	« LES XIPÉHUZ ».....	13
4.2.	<i>LA MORT DE LA TERRE</i>	14
4.3.	<i>LES NAVIGATEURS DE L'INFINI ET LES ASTRONAUTES</i>	15
5.	ANALYSE	16
5.1.	L'HOMME COMME ESPÈCE.....	16
	<i>La guerre des règnes</i>	17
	<i>La transition heureuse</i>	17
	<i>La cohabitation</i>	18
5.2.	UN PLAIDOYER POUR L'ALTÉRITÉ.....	19
5.3.	DES RÉCITS AUX FRONTIÈRES DE NOMBREUX SOUS-GENRES DE LA SCIENCE-FICTION.....	20
	<i>Une uchronie</i>	20
	<i>Un space opera</i>	21
	<i>Une écofiction</i>	24
	<i>Une dystopie</i>	26
6.	PROPOSITIONS PÉDAGOGIQUES	28
7.	BIBLIOGRAPHIE	34

1. L'auteur

1.1. Jeunesse bruxelloise et années londonniennes

Joseph Henri Honoré Boex, connu aujourd'hui sous le pseudonyme de Rosny aîné, est né le 17 février 1856 à Bruxelles d'un père originaire de Lille, Joseph-Constant-Adrien Boex, et d'une mère, Irmine Justine Jeanne Tubicx, originaire de Malines. Les parents tiennent une mercerie au numéro 77 de la rue du Marché-au-Charbon dans le centre de la ville.

Son frère, le futur Rosny jeune, naît trois ans plus tard à la même adresse, le 21 juillet 1859. La famille compte sept enfants lorsque le père décède en 1863. Malgré ce triste coup du sort, Rosny aîné est scolarisé à Bruxelles jusqu'à l'âge de seize ans avant de quitter l'école et d'entrer dans une maison de commerce bruxelloise. Il écrit alors déjà un peu de poésie et des articles de presse.

En 1874, Rosny aîné quitte Bruxelles pour Londres où il a décroché un emploi dans une compagnie de télégraphe. En 1880, il épouse Gertrude Holmès avec qui il aura quatre enfants.

1.2. Premiers pas à Paris

En 1883, Rosny aîné décide de quitter Londres pour Paris où il rejoint son frère, Rosny jeune, avec lequel il envisage d'entamer une carrière littéraire sous le pseudonyme commun de J.-H. Rosny. Ils publient leur premier livre en 1886 : *Nell Horn de l'Armée du Salut*. Ce roman de mœurs d'inspiration naturaliste est publié à La Nouvelle Librairie Parisienne. Admirateurs d'Émile Zola, les deux frères soumettent leur livre à l'écrivain français qui, s'il prend la peine de leur répondre, estime qu'il n'a pas de temps à perdre à la lecture des romans des jeunes auteurs. Une réponse qui blessa profondément Rosny aîné. Si leur livre ne se vend presque pas, il est tout de même repéré par une autre figure majeure du naturalisme, Edmond de Goncourt, avec qui les deux frères se lient d'amitié. Par son entremise, ils intègrent le milieu artistique parisien et commencent à fréquenter assidûment différents salons littéraires.

1.3. Les débuts de la carrière littéraire

En juillet 1887, ils publient un premier recueil de nouvelles, *L'Immolation*, aux éditions Albert Savine. La préface constitue un véritable manifeste littéraire où l'auteur révèle déjà son amour de la science qu'il considère comme l'une de ses premières sources d'inspiration. Le recueil comprend la nouvelle « Les Xipéhuz », certainement l'un de ses chefs d'œuvre et un texte considéré aujourd'hui comme fondateur de la science-fiction.

En août de la même année, notamment motivés par la froide réponse qu'Émile Zola leur avait adressée à l'occasion de la publication de leur premier roman, les frères Rosny signent, avec Paul Bonnetain, Lucien Descaves, Paul Margueritte et Gustave Guiches, le « Manifeste des Cinq » dans le journal *Le Figaro*. Cette lettre ouverte adressée à Émile Zola suite à la publication de son roman *La Terre* est une charge virulente contre le naturalisme zolien. Signé par une nouvelle génération d'auteurs proches d'Edmond de Goncourt qui tentent, par-là, de s'autonomiser dans un mouvement largement dominé par la figure de Zola, le manifeste connaît un certain retentissement et participe au déclin du naturalisme. Rosny aîné, qui se révèle être le rédacteur principal du texte, regrettera plus tard cette publication.

À partir de cette époque, les deux frères entament d'innombrables collaborations avec des journaux et périodiques où ils publient essais, fictions et recensions. Maintenant bien installés dans la capitale, Rosny aîné demande la naturalisation française en 1890 sans renoncer cependant à sa citoyenneté belge.



Photographie des frères Rosny © Dornac 1893

En 1891, le quotidien *L'Écho de Paris* publie en feuilleton le premier véritable roman préhistorique de l'auteur : *Vamireh*. Il est publié en volumes l'année suivante chez l'éditeur Ernst Kolb. Le roman met en scène des peuples nomades au xx^e millénaire avant notre ère et prouve l'intérêt de plus en plus marqué du grand public pour les sciences préhistoriques, alors encore balbutiantes.

1.4. Divorce et séparation

En 1896, Rosny aîné et Gertrude Holmès divorcent. L'auteur se remarie en 1900 avec Marie Borel. Ils n'auront pas d'enfant.

Il participe, en 1903, à la fondation de l'Académie Goncourt aux côtés d'autres figures importantes de l'époque comme Léon Daudet et Joris-Karl Huysmans. Le premier prix Goncourt est attribué le 21 décembre de la même année à un roman d'anticipation (l'un des rares dans l'histoire du Prix) : *Force ennemie* de Jean-Antoine Nau.



Phot. Larousse mensuel.

L'ACADÉMIE GONCOURT EN 1903.

E. Bourges. Rosny jeune. G. Geffroy. L. Descaves. L. Daudet. O. Mirbeau.
 Margueritte. Rosny aîné, Huysmans, L. Hennique.

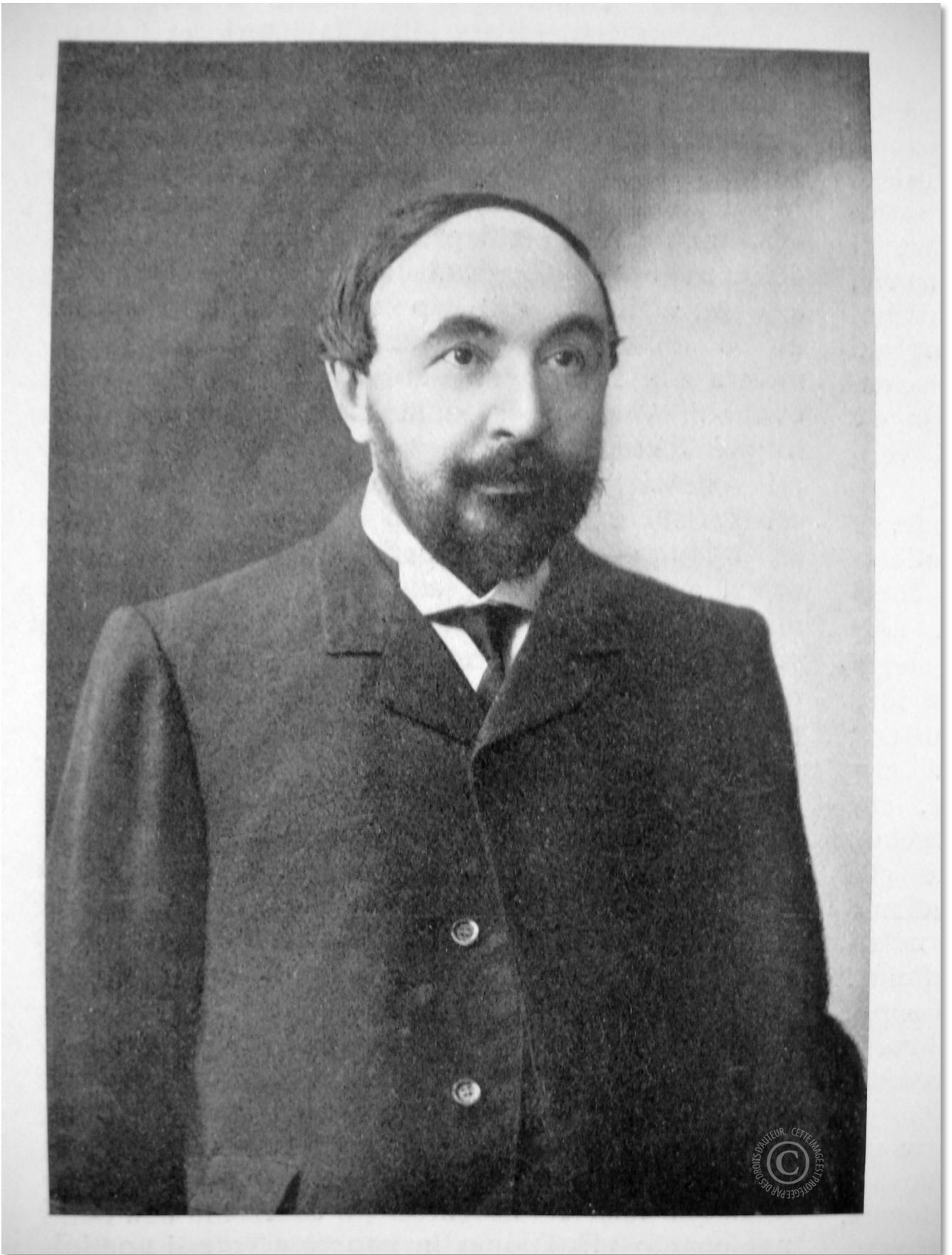
Signe du succès et de l'importance des Rosny dans le paysage littéraire de leur époque, la collection « Les Célébrités d'aujourd'hui » chez Sansot publie en 1907 une monographie signée par Georges Casella qui leur est consacrée. La même année, les deux frères mettent fin à leur collaboration. Cette décision est la conséquence d'un conflit né de l'annonce de la publication en feuilleton du roman *Marthe Baraquin* dans *Le Journal* en juillet 1908 où la seule photo du frère aîné apparaît. L'un signera alors J.-H. Rosny aîné, tandis que l'autre signera J.-H. Rosny jeune.

1.5. Autonomie

La séparation révèle au grand jour l'inégale production des deux frères. Si Rosny jeune continue une carrière sans grand panache à la production réduite, Rosny aîné maintient un rythme d'écriture élevé et publie encore d'innombrables textes importants comme *La Guerre du feu*, certainement son roman le plus connu. Publié en feuilleton à partir du 15 juillet 1909 dans le magazine *Je sais tout*, *La Guerre du feu* est, à l'image de *Vamireh*, un roman préhistorique. Il connaît un succès énorme qui ne se dément pas puisqu'il est continuellement publié et republié jusqu'à nos jours. L'année suivante, il commence la publication, dans *Les Annales politiques et littéraires*, de *La Mort de la Terre*. Un roman de science-fiction dystopique qui envisage la fin de l'humanité suite au dérèglement climatique. En désignant clairement l'activité humaine comme cause principale, Rosny publie ainsi une des premières écofictions de la littérature française.

Les années passent sans que sa production ne se réduise. S'il multiplie les genres, il continue d'explorer le roman préhistorique (*Le Félin géant* en 1920, *Helgvor du Fleuve Bleu* en 1930) et la science-fiction (*La Force mystérieuse* en 1914, *L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle* en 1922, *Les Navigateurs de l'infini* en 1925). Devenu avec le temps une figure installée des lettres françaises, il publie un livre de mémoires, *Torches et lumignons*, en 1921 et devient, en 1926, président de l'Académie Goncourt. Une place qu'il occupe jusqu'à sa mort.

En 1935, Rosny aîné et Rosny jeune signent une convention littéraire qui attribue de manière officielle à l'un et/ou l'autre les textes écrits sous le pseudonyme commun de J.-H. Rosny. Les principaux récits préhistoriques et de science-fiction sont officiellement attribués à Rosny aîné qui est fait, l'année suivante, grand officier de la Légion d'honneur. Il décède à Paris le 11 février 1940. Il allait avoir quatre-vingt-quatre ans.



Portrait de J.-H. Rosny aîné © AML (AML 01464/0004)

2. Œuvres principales

Romans scientifiques

Les Xipéhuz, Paris, Albert Savine, 1888 ; Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 415, 2025.

La Mort de la Terre, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1912 ; Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 416, 2025.

La Force mystérieuse, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1913 ; Gollion, Infolio, 2011.

L'Énigme de Givreuse, Paris, Flammarion, 1917 ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, Coll. « Les Orpailleurs », 2017.

La Jeune Vampire, Paris, Flammarion, 1920 ; Bruxelles, Samsa, 2020.

L'Étonnant Voyage de Hareton Ironcastle, Paris, Flammarion, 1922 ; Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 249 , 2006.

Les Navigateurs de l'infini, Paris, La Nouvelle Revue critique, 1927 ; Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 415, 2025.

Les Compagnons de l'Univers, Paris, Mercure de France, 1934 ; Bordeaux, Les Moutons Électriques, coll. « Le Rayon vert », 2015.

Romans préhistoriques

Vamireh. Roman des temps primitifs, Paris, Ernest Kolb, 1892 ; Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2011.

Eyrimah, Paris, Léon Chailley, 1896 ; Paris, Robert Laffont, Coll. « Bouquins », 2011.

La Guerre du feu. Roman des âges farouches, Paris, Eugène Fasquelle, 1911 ; Bruxelles, Labor, coll. « Espace Nord » n° 140, 1994 ; Paris, Hachette, coll. « Le Livre de Poche », 2015.

Le Félin géant, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1920 ; Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2011.

Helgvor du Fleuve Bleu, Paris, Les Cent Bibliophiles, 1930 ; Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2011.

Romans de mœurs

Nell Horn de l'Armée du Salut. Roman de mœurs londoniennes, Paris, Giraud et Cie, 1886.

Le Termite. Roman de mœurs littéraires, Paris, Albert Savine, 1890.

La Juive. Roman de mœurs israélites contemporaines, Paris, Paul Ollendorff, 1907.

Marthe Baraquin, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909.

La Vague rouge. Roman de mœurs révolutionnaires, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910.

Les Rafales. Roman de mœurs bourgeoises, Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1912

Les Pures et les impures. Roman de mœurs parisiennes, Paris, Flammarion, 2 vol., 1921.

Les Instincts. Roman de trois femmes, Paris, Flammarion, 1939.

Essais

Le Pluralisme. Essai sur la discontinuité et l'hétérogénéité des phénomènes, Paris, Félix Alcan, 1909.

Les Sciences et le pluralisme, Paris, Félix Alcan, 1922.

Mémoires

Confidences sur l'amitié des tranchées. Recueillies au front par J.-H. Rosny aîné, Paris, Flammarion, 1919.

Torches et lumignons. Souvenirs de la vie littéraire, Paris, La Force française, 1921.

Mémoires de la vie littéraire. L'Académie Goncourt. Les Salons. Quelques éditeurs, Paris, Crès et Cie, 1927.

3. Contextes de rédaction et publication

Le dossier pédagogique porte sur trois récits de Rosny aîné : la nouvelle « Les Xipéhuz » (1887), le roman *La Mort de la Terre* (1910) et le roman en deux parties *Les Navigateurs de l'infini* (1925) et *Les Astronautes* (publié de manière posthume en 1960).

La nouvelle « Les Xipéhuz » apparaît dans le premier recueil des deux frères Rosny, *L'Immolation*, publié en 1887 chez l'éditeur parisien Albert Savine. Signée de leur pseudonyme commun J.-H. Rosny, la nouvelle est pourtant une création du seul Rosny aîné comme le stipule la convention littéraire établie par les deux frères en 1935 qui lui attribue officiellement le texte.

Les deux frères ne sont pas encore très connus lors de la publication de ce recueil, mais jouissent tout de même déjà d'une certaine reconnaissance littéraire. Adoubés par Edmond de Goncourt qui admirait leur premier roman, *Nell Horn de l'Armée du Salut* (1886), ils apparaissent comme les représentants d'une nouvelle génération d'auteurs naturalistes. Si les autres nouvelles du recueil ne font pas grand effet, il en est tout autrement des « Xipéhuz » qui reçoit un accueil critique particulièrement enthousiaste, notamment de figures importantes de l'époque comme Alphonse Daudet avec qui Rosny se lie d'amitié. La nouvelle est d'ailleurs très rapidement rééditée, notamment dans la prestigieuse maison d'édition Mercure de France en 1896.

Lorsqu'il écrit *La Mort de la Terre*, Rosny aîné n'est plus le jeune auteur qui essaye de se faire une place dans le milieu parisien. Connu et reconnu, il signe seul ses romans depuis deux ans et a publié en 1909 son roman *La Guerre du feu* qui connaît un immense succès dès sa première publication. *La Mort de la Terre*, avant d'être publiée en volume en 1912 chez Plon (chez qui il publie régulièrement depuis 1894), connaît, en 1910, une prépublication en huit épisodes illustrés dans *Les Annales politiques et littéraires*. Ce journal relativement prestigieux connaît un succès important, notamment auprès d'une classe bourgeoise et cultivée. Cette publication témoigne du statut de Rosny qui signe dans une revue privilégiant les figures littéraires importantes de son temps.

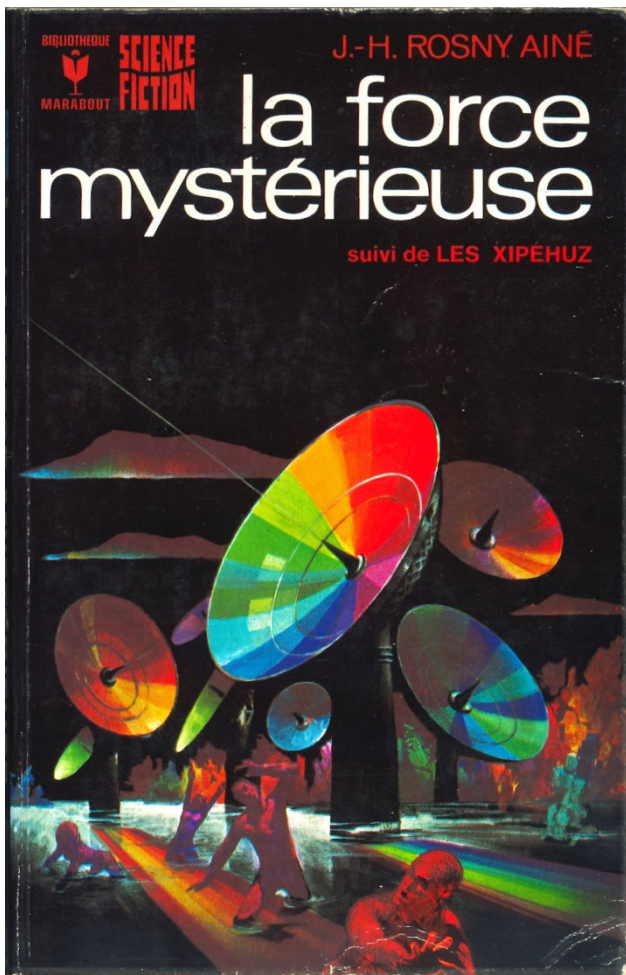
Le caractère novateur des « Xipéhuz » a été souligné dès sa publication. Il en est cependant autrement pour *La Mort de la Terre*. En effet, depuis la fin du XIX^e siècle, les récits d'anticipation se sont multipliés et le genre connaît un succès important notamment grâce aux principaux romans de l'anglais H.G. Wells. *La Mort de la Terre* contient indéniablement son lot d'innovations thématiques dont la plus spectaculaire, aux yeux d'un lecteur du XXI^e siècle, est d'envisager la fin de l'espèce humaine d'un point de vue à la fois évolutif (toute espèce connaît un cycle de vie et de mort) et climatique (le dérèglement climatique provoqué par l'activité humaine). Néanmoins, Rosny aîné s'impose alors non plus comme un singulier novateur mais comme une figure installée dont on commence à mesurer l'importante contribution. En témoigne le travail, entamé aux alentours de 1909, de Maurice Renard sur le merveilleux-scientifique, genre proche de la science-fiction, qui désigne rétrospectivement Rosny aîné comme le père fondateur du genre.

Lorsqu'il publie *Les Navigateurs de l'infini* en 1925, quinze ans ont encore passé. Si Rosny semble toujours bénéficier de son statut de figure centrale du milieu littéraire parisien (il deviendra président de l'Académie Goncourt un an plus tard), ses récits d'anticipation ont à cette époque quelque chose de vieillissant. Bien qu'il ne l'ait jamais revendiqué, Rosny aîné est alors considéré comme un des chefs de file du mouvement merveilleux-scientifique qui va bientôt connaître un déclin funeste. *Les*

Navigateurs sont publiés dans la revue mensuelle *Les Œuvres libres* des éditions Arthème Fayard. Cet éditeur, principalement connu pour ses publications populaires, ne bénéficie pas de la même aura littéraire que d'autres éditeurs chez qui Rosny pouvait publier jusqu'alors. C'est que ce pan de la production de Rosny, dès lors qu'il a perdu son caractère novateur, tend à se rattacher de manière de plus en plus évidente à la production de la littérature populaire, domaine dans lequel le merveilleux-scientifique, notamment grâce des auteurs comme Jean de La Hire, connaît un énorme succès auprès du grand public. La revue *Les Œuvres libres* bénéficie d'un positionnement éditorial intermédiaire. Portée par une authentique maison d'édition populaire, elle tend à séduire un lectorat plus privilégié. Quoi qu'il en soit, cette publication témoigne déjà d'une relégation du genre vers les franges marginalisées de l'institution littéraire. La suite du roman, annoncée dès la publication des *Navigateurs* ne sera d'ailleurs jamais publiée du vivant de l'auteur qui signe avec ce roman l'une de ses dernières incursions dans la science-fiction. Signe du temps ? Peut-être.

4. Résumés

4.1. « Les Xipéhuz »



La Force mystérieuse suivi de *Les Xipéhuz*
© Marabout Science-fiction 1972

La nouvelle se divise en deux livres d'inégale longueur.

L'histoire prend place dans une préhistoire fictive, à peu près 6000 ans avant notre ère. Une tribu nomade du Proche-Orient se confronte à une mystérieuse espèce vivante en forme de cristaux. Alors qu'une partie des hommes est décimée par les êtres inconnus, les différentes tribus constituant le peuple des Zahelals s'accordent pour délimiter un espace de sécurité autour des Formes au-delà duquel elles ne semblent plus représenter une menace.

Quelques mois plus tard, alors qu'elles approchaient du territoire des Formes, deux tribus se font à nouveau brutalement attaquer. Les survivants découvrent à cette occasion que les Formes se sont considérablement multipliées et que leur croissance constitue un danger de plus en plus grand pour l'humanité.

Démunis, alors que prières et offrandes n'ont eu aucun effet, les prêtres des différentes tribus décident d'approcher un certain Bakhoûn. Cet homme d'une grande sagesse et d'une grande science décide d'étudier les Formes qu'il nomme les Xipéhuz et de retranscrire ses observations dans un livre donné à lire dans la nouvelle. Il décrit alors une espèce intelligente qui éprouve des sentiments, se reproduit et connaît un cycle de vie et de mort. Il découvre également leur point

faible : une étoile en bas de leur corps qui leur permet de communiquer au moyen de rayons. Il parvient, grâce à un arc de sa fabrication, à tuer un Xipéhuz.

Informés de ce point faible, les tribus se rassemblent et, malgré de très lourdes pertes, triomphent des Xipéhuz qu'ils anéantissent jusqu'au dernier. Une fois l'enthousiasme de départ passé, Bakhoûn regrette amèrement d'avoir provoqué l'extinction de cette espèce remarquable.

4.2. La Mort de la Terre

Le livre est divisé en seize chapitres.

Dans un futur très lointain, éloigné de plusieurs centaines de millénaires, l'humanité connaît ses derniers instants. Sur une planète Terre largement désertifiée par l'activité humaine, les derniers hommes vivent dans des petites communautés appelées Oasis où les naissances et les morts sont strictement contrôlées. Sur ces décombres, une vie nouvelle se développe : les ferromagnétaux. Cette étrange forme de vie est née des ruines de l'Homme et semble progressivement coloniser la planète entière. Alors que les Terres-Rouges, une oasis voisine de celle des personnages principaux, ne donne plus signe de vie, Targ et sa sœur Arva décident de s'y rendre afin de comprendre ce qu'il s'est passé.

Là-bas, ils découvrent un territoire dévasté par un gigantesque tremblement de terre. Une bonne partie de la population a disparu dans la catastrophe, mais ils retrouvent des survivants parmi lesquels Érê, une jeune femme dont Targ tombe amoureux. Le cataclysme n'a cependant pas fait que détruire l'oasis, il a aussi ouvert une brèche dans la roche révélant une cavité profonde et inconnue. Contrairement à la plupart de ses contemporains, Targ ne désespère pas de lutter contre l'inéluctable disparition des hommes. Il s'enfonce dans la grotte et découvre une source d'eau non tarie.

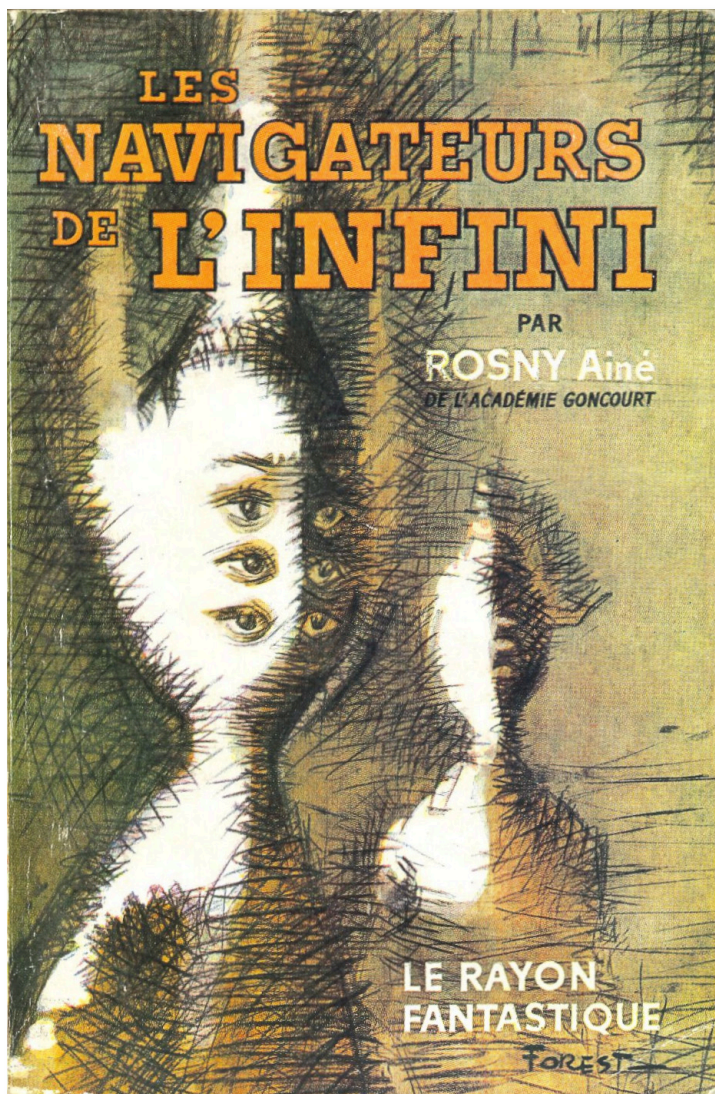
Alors que la plupart des oasis disparaissent les unes après les autres, celle des Terres-Rouges arrive à se maintenir durant plusieurs années grâce à la découverte de Targ. Malheureusement, l'eau, miraculeusement apparue, disparaît de manière tout aussi subite. Privée de la dernière ressource d'eau, la communauté décide alors d'un plan massif d'euthanasie visant l'immense majorité des derniers survivants de l'espèce humaine. Targ et Érê, qui ont entre-temps fondé une famille, ainsi qu'Arva, ne se résignent pas et décident de quitter l'oasis.

Ils explorent les terres alentours et ne découvrent que désolation. Installés dans un dernier îlot de vie, Targ et Arva organisent des expéditions pour tenter de découvrir une source d'eau. À l'occasion d'une de leur sortie, Arva se fait attaquer par les ferromagnétaux. Sauvée de justesse par Targ, le frère et la sœur retournent auprès de Érê et des enfants. Malheureusement, un étrange accident, comme si la Terre elle-même précipitait la disparition de ces derniers hommes, a tué la famille de Targ. Arva, de désespoir, accepte son destin et se suicide. Targ, dernier homme sur Terre, se couche au milieu des ferromagnétaux et se laisse absorber par cette nouvelle espèce promise à un futur radieux.



La Mort de la Terre © Denoël, coll. « Présence du Futur » 1983

4.3. Les Navigateurs de l'infini et Les Astronautes



Les Navigateurs de l'infini © Gallimard-Hachette
coll. « Le Rayon Fantastique » 1960

visage

Tripèdes sont, pour les astronautes, d'une beauté stupéfiante. Cette première rencontre se solde par une altercation qui voit Jean se faire enlever par les extraterrestres.

Quelques heures plus tard cependant, Jean rassure ses amis. Les Martiens ne lui ont fait aucun mal et il les invite à le rejoindre. Après avoir mis en place une communication balbutiante, ils découvrent alors une espèce en fin de vie qui peu à peu s'éteint suite à la disparition progressive du liquide qui les hydrate et par la raréfaction de son territoire. En effet, les Tripèdes, ancienne espèce dominante de la planète Mars, déclinent peu à peu au profit des Zoomorphes. Après plusieurs semaines de cohabitation, les Tripèdes demandent aux humains de les aider à repousser les Zoomorphes loin de leur territoire afin de ralentir leur extinction.

Les hommes mettent alors en place un système d'ondes qui repousse les Zoomorphes et permet aux Tripèdes de conserver leur espace vital. Durant cette collaboration, Jacques développe une relation particulière, entre amour et fascination, pour l'une des Tripèdes qu'il prénomme Grâce. Leur mission accomplie, ils se préparent à retourner sur Terre.

Les Navigateurs de l'infini et *Les Astronautes* constituent une seule et même histoire. *Les Navigateurs* raconte le premier voyage des hommes sur Mars, *Les Astronautes*, le second.

Les Navigateurs de l'infini

Dans un futur plus ou moins indéterminé, les humains maîtrisent le voyage dans l'espace. Trois astronautes français, Jean, Antoine et Jacques (le narrateur), partent, en pionniers, explorer Mars, persuadés d'y trouver une vie extraterrestre.

Après un voyage de plusieurs mois, ils atterrissent sur une planète bouillonnante de vie : plantes et animaux abondent. Les astronautes décrivent avec enthousiasme cette faune et cette flore particulièrement exotiques. Ils découvrent notamment d'étranges animaux proches du minéral aux formes et à la taille variables qu'ils nomment les Zoomorphes. Ils découvrent également de fascinants rayons de lumière dans lesquels ils semblent reconnaître une forme de vie : les Éthéraux.

Mais leur plus grande surprise réside assurément dans la découverte d'une espèce intelligente et humanoïde. Bien qu'ils soient pourvus de trois jambes et que leur présente six yeux mais ni nez, ni oreille, les

Les Astronautes

Les trois amis préparent un nouveau voyage jusque Mars. Cette fois-ci, ils seront également accompagnés de Violaine, la sœur de Jean et fiancée de Jacques. Le voyage se déroule sans encombre. À peine arrivé sur Mars, le vaisseau se fait attaquer par de gigantesques Zoomorphes qui manquent de tuer Violaine.

Après cet épisode malheureux, les astronautes retrouvent leurs amis Tripèdes et découvrent que le système de défense qu'ils avaient mis en place lors de leur premier voyage a parfaitement fonctionné. Néanmoins, le déclin de l'espèce est toujours en marche. Un déclin que les Tripèdes semblent finalement accepter avec une forme de résignation heureuse.

Alors qu'ils n'avaient qu'observé de loin les Éthéraux lors de leur premier séjour, les hommes tentent d'établir, avec succès, une communication avec ces êtres de lumière, prouvant par-là que ce sont bien des êtres pensants. Leur communication permet aux Éthéraux et aux Tripèdes de prendre conscience de leur existence réciproque. Avertis de la menace Zoomorphe qui pèse sur les Tripèdes, les Éthéraux acceptent de leur venir en aide grâce à l'installation d'un système d'ondes continu et fiable qui repousse les Zoomorphes.

Pendant ce temps, les humains préparent leur retour sur Terre. Un retour qu'ils feront accompagnés de Tripèdes, et notamment de Grâce avec qui Jacques entretient plus que jamais une relation, certes platonique, mais qui peut être considérée comme amoureuse. Ils forment ainsi une singulière relation à trois avec Violaine.

De retour sur Terre, les astronautes s'installent dans un espace dédié avec les Tripèdes qui s'acclimatent particulièrement bien à l'atmosphère terrestre. Grâce décide même de générer un enfant, seule et de manière spontanée, annonçant le début d'une petite communauté de Tripèdes sur Terre. L'espèce échappera peut-être ainsi à l'inéluctable extinction qui attend l'espèce sur Mars.

5. Analyse

La publication des « Xipéhuz » en 1887 constitue aujourd'hui une balise dans l'histoire de la science-fiction. Et si l'on considère Rosny aîné comme un des pères fondateurs du genre, c'est parce que cette nouvelle est publiée huit ans avant les premiers romans de science-fiction de H.-G. Wells et qu'elle contient déjà de nombreux éléments qui constitueront, dans les années suivantes, les bases de la SF. Ces thématiques et questionnements se retrouvent également dans *La Mort de la Terre* et dans la duologie *Les Navigateurs de l'infini* et *Les Astronautes*.

5.1. L'Homme comme espèce

Une des singularités des récits spéculatifs de l'auteur réside certainement dans la manière dont il exploite les théories de l'évolution pour construire ses intrigues. En effet, la seconde moitié du XIX^e siècle est une période importante dans la diffusion de ces premières théories scientifiques. Il y a d'abord celle, dite transformiste, développée par Jean-Baptiste de Lamarck dès 1808 puis celle, évolutive, élaborée par Charles Darwin et mise en lumière pour la première fois dans la publication de *L'Origine des espèces* en 1859. Parce qu'elles se heurtent violemment aux idées créationnistes défendues par les grandes religions, notamment en décrivant l'humanité comme une espèce parmi d'autres dans l'histoire du vivant, ces avancées scientifiques sont très controversées. Néanmoins, de nombreux artistes et amateurs de science comme Rosny y trouvent une source très stimulante pour leur imaginaire.

La guerre des règnes

Dans « Les Xipéhuz », Rosny imagine ainsi une lutte entre une jeune espèce humaine et une espèce concurrente imaginaire dans une lutte pour leur survie. L'opposition entre les Xipéhuz et les Hommes est présentée comme existentielle.

Alors une histoire sinistre, dissolvante, mystérieuse, alla de tribu en tribu, murmurée à l'oreille, le soir, aux larges nuits astrales de la Mésopotamie. *L'Homme allait périr. L'autre*, toujours élargi, dans les forêts, sur les plaines, indestructible, jour par jour dévorerait la race déchue. Et la confiance, craintive et noire, hantait les pauvres cerveaux, à tous durement ôtait la force de lutte, le superbe optimisme des jeunes races. (p. 18)

Dès le début, Rosny montre que ces deux espèces ne pourront cohabiter et que l'anéantissement de l'une est la condition d'existence de l'autre. Cette lutte prend alors la forme de ce que l'on pourrait voir comme une sorte de saut évolutif pour la société humaine incarné par le personnage de Bakhoûn. Car celui-ci symbolise l'espoir pour cette humanité qui, encore enfermée dans la croyance et la superstition, se retrouve démunie face à un adversaire sur qui les sacrifices d'animaux et les prières n'ont aucun effet. Biologiste avant l'heure, Bakhoûn va, quant à lui, appliquer sur les Xipéhuz une méthode scientifique basée sur l'étude et l'observation. Grâce à ce travail, il va pouvoir comprendre le fonctionnement biologique et social des Xipéhuz et identifier leur point faible. Un point faible qu'il exploitera pour sauver l'Humanité de son inéluctable disparition.

La transition heureuse

Dans *La Mort de la Terre*, Rosny envisage l'autre limite du spectre temporel puisqu'il met en scène la fin de l'humanité. Le récit se déroule dans un futur très lointain où les derniers humains évoluent sur une planète Terre désertifiée leur étant devenue hostile. Mais la vision, assurément apocalyptique pour l'Homme, doit ici être largement nuancée par la distance que l'auteur opère sur une approche trop anthropocentrée des événements. Car si les hommes ne s'y retrouvent plus, d'autres espèces s'épanouissent. C'est assurément le cas des ferromagnétaux. Nouvelle espèce imaginaire créée de toute pièce par Rosny, les ferromagnétaux permettent à l'auteur de rejouer la partition de la lutte des espèces déjà mise en scène dans « Les Xipéhuz », avec ici un changement de taille puisque ce ne sont plus les humains qui triomphent mais les ferromagnétaux. Néanmoins, ces derniers triomphent sans lutte car la fin de l'Humanité est de toute manière arrivée et les ferromagnétaux, s'ils semblent se nourrir en partie du sang des humains, ne font avant tout qu'investir des espaces délaissés par l'Homme. La toute fin du livre est en cela significative. Rosny retrace en quelques pages les grandes étapes de l'histoire du vivant et y contextualise la position de l'Humanité :

Et il n'y avait plus qu'un seul homme sur la Terre.

Assis sur un bloc de porphyre, il demeura enseveli dans sa tristesse et dans son rêve. Il refaisait, une fois encore, le grand voyage vers l'amont des temps, qui avait si ardemment exalté son âme... Et, d'abord, il revit la mer primitive, tiède encore, où la vie foisonnait, inconsciente et insensible. Puis vinrent les créatures aveugles et sourdes, extraordinaires d'énergie et d'une fécondité sans bornes. La vision naquit, la divine lumière créa ses temples minuscules ; les êtres nés du Soleil connurent son existence. Et la terre ferme apparut. Les peuples de l'eau s'y répandirent, vagues, confus et taciturnes. Pendant trois mille siècles, ils créèrent les formes subtiles. Les insectes, les batraciens et les reptiles connurent les forêts de la fougère géante, le pullulement des calamites et des sagittaires. Quand les arbres avancèrent leurs torsos magnifiques, alors aussi se montrèrent d'immenses reptiles. Les Dinosauriens avaient la taille des cèdres, les Ptérodactyles planaient sur les formidables marécages... En ces âges naissent, chétifs, gourds et stupides, les premiers mammifères. Ils rôdent, misérables, et si petits qu'il en eût fallu cent mille pour faire le poids d'un iguanodon. Durant d'interminables millénaires, leur existence demeure imperceptible et presque dérisoire. Ils croissent, pourtant. L'heure vient où c'est leur tour, où leurs espèces se lèvent en force à tous les détours de la savane, dans toutes les pénombres des futaies. C'est eux, maintenant, qui font figure de colosses. Le dinothérium, l'éléphant antique, les rhinocéros cuirassés comme les vieux chênes, les hippopotames aux ventres insatiables, l'urus, l'aurochs, le machaerodus, le lion géant et le

lion jaune, le tigre, l'ours des cavernes, et la baleine, aussi massive que plusieurs diplodocus, et le cachalot dont la bouche est une caverne, aspirent les énergies éparses.

Puis, la planète laissa prospérer l'Homme : son règne fut le plus féroce, le plus puissant – et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie. Et il y eut un temps où les énergies subtiles et les minéraux obscurs semblèrent eux-mêmes esclaves ; le vainqueur capta jusqu'à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes.

— Cette frénésie même annonçait la mort de la Terre..., la mort de la Terre pour *notre* Règne ! murmura doucement Targ.

Un frisson secoua sa douleur. Il songea que ce qui subsistait encore de sa chair s'était transmis, *sans arrêt*, depuis les origines. Quelque chose qui avait vécu dans la mer primitive, sur les limons naissants, dans les marécages, dans les forêts, au sein des savanes, et parmi les cités innombrables de l'Homme, ne s'était jamais interrompu jusqu'à lui... Et voilà ! Il était le seul homme qui palpât sur la face, redevenue immense, de la Terre !

La nuit venait. Le firmament montra ces feux charmants qu'avaient connus les yeux de trillions d'Hommes. Il ne restait que deux yeux pour les contempler ! Targ dénombra ceux qu'il avait préférés aux autres, puis il vit encore se lever l'astre ruineux, l'astre troué, argentin et légendaire, vers lequel il leva ses mains tristes...

Il eut un dernier sanglot ; la mort entra dans son cœur et, se refusant l'euthanasie, il sortit des ruines, il alla s'étendre dans l'oasis, parmi les ferromagnétaux.

Ensuite, humblement, quelques parcelles de la dernière vie humaine entrèrent dans la Vie Nouvelle. (pp. 129-131)

Alors que Targ est le dernier humain sur Terre, actant dès lors la mort de toute espérance quant à la survivance de l'espèce, celui-ci décide de se coucher au milieu des ferromagnétaux pour offrir ses dernières énergies à cette espèce nouvelle. Par ce sacrifice, Targ incarne une forme de transition entre deux espèces. D'un point de vue strictement humain, la fin du récit relève manifestement du tragique, d'un point de vue plus global, elle n'est que le témoin d'une transition dans le vivant comme il y en a tant eu et comme il devrait encore y en avoir.

La cohabitation

Dans *Les Navigateurs de l'infini* et *Les Astronautes*, Rosny propose une nouvelle variation sur ces mêmes thèmes. L'humanité est ici présentée dans une période triomphante. Elle maîtrise le voyage interplanétaire et semble s'épanouir sur une Terre encore amicale. C'est en effet sur Mars que se joue cette guerre des règnes chère à l'auteur. Là-bas, l'humanité de *La Mort de la Terre* prend les traits des Tripèdes, tandis que les ferromagnétaux sont remplacés par les Zoomorphes. Si le casting change, les enjeux sont similaires. Une espèce en fin d'existence laisse progressivement sa place à une autre en pleine expansion. Le récit contient néanmoins sa dose d'originalité puisqu'il envisage une issue heureuse à ces luttes entre espèces qui semblent rythmer l'histoire du vivant. En effet, les Éthéraux, en établissant une frontière durable entre les territoires des Zoomorphes et des Tripèdes, rendent à ces derniers l'espoir d'une disparition repoussée tout en garantissant aux Zoomorphes les possibilités de son évolution.

Il ne me semblait pas désirable qu'un règne relativement jeune et peut-être en marche vers les réalisations grandioses, fût anéanti par un règne que les conditions du milieu devaient finalement faire disparaître.

Il me suffisait que les Tripèdes continuassent à vivre, sans craindre un anéantissement prématuré. Eux-mêmes ne demandaient pas autre chose. (p. 268)

Là où « Les Xipéhuz » et *La Mort de la Terre* mettaient en scène l'impossible cohabitation entre espèces dominantes, ces derniers romans proposent une piste de vie commune qui résonne comme une réponse au constat amer tiré par Bakhoûn, quarante ans plus tôt dans « Les Xipéhuz » :

Et pourtant, quand elle revint, la superbe, l'aimée, la pensive, la nuit, il tomba une ombre sur ma béatitude, le chagrin que l'Homme et le Xipéhuz ne pussent pas coexister, que l'anéantissement de l'un dût être la farouche condition de la vie de l'autre. (p. 36)

5.2. Un plaidoyer pour l'altérité

Un des aspects les plus significatifs des récits d'anticipation de Rosny aîné est certainement la charge foncièrement positive qu'il associe à l'altérité et à la diversité du vivant. Là où la science-fiction anglo-saxonne développe très rapidement une vision belliciste et xénophobe de l'autre, représentée essentiellement sous les traits d'extraterrestres (dès *La Guerre des Mondes* de Wells et ses martiens particulièrement agressifs), l'œuvre de Rosny aîné peut être vue comme une défense de l'altérité, toujours décrite sous le prisme de la bienveillance, voire de l'émerveillement.

Dans « Les Xipéhuz », nous l'expliquions au point précédent, ces derniers sont clairement identifiés comme des ennemis redoutables. Néanmoins, la description de ces êtres ne se fait pas sur le mode de la monstruosité fantastique. S'ils constituent une menace pour l'Humanité, ils ne sont ni singulièrement effrayants, ni même repoussants. Le chapitre V du livre premier consacré à la description rigoureuse de l'espèce en témoigne. Le regard est essentiellement objectif, scientifique, il émerge même à l'occasion une forme de fascination pour leur intelligence et leur ingéniosité. Une fascination qui explique, à la toute fin du livre, les regrets de Bakhoûn face à la disparition des Xipéhuz.

Dans *La Mort de la Terre*, les ferromagnétaux sont traités sur un mode similaire à celui des Xipéhuz : leur altérité radicale les fait échapper à toute forme de monstruosité. Espèce très jeune dans son développement, les ferromagnétaux sont même rapidement présentés comme les héritiers de l'humanité :

On commença à percevoir l'existence du règne ferromagnétique au déclin de l'âge radioactif. C'étaient de bizarres taches violettes sur les *fers humains*, c'est à-dire sur les fers et les composés des fers qui ont été modifiés par l'usage industriel. Le phénomène n'apparut que sur des produits qui avaient maintes fois resservi : jamais l'on ne découvrit de taches ferromagnétiques sur des *fers sauvages*. Le nouveau règne n'a donc pu naître que grâce au milieu humain. Ce fait capital a beaucoup préoccupé nos aïeux. Peut-être fûmes-nous dans une situation analogue vis-à-vis d'une vie antérieure qui, à son déclin, permit l'éclosion de la vie protoplasmique. (p. 31)

Insistant sur cette parenté, l'auteur prend bien soin de préciser que les ferromagnétaux sont nés de l'Humain. Le sacrifice de Targ à la toute fin du roman prend des allures de grande communion.

C'est dans *Les Navigateurs de l'infini* et *Les Astronautes* que cet aspect est le plus spectaculaire. Les romans racontent l'exploration d'une planète Mars remplie de vie. L'auteur multiplie dès lors les passages descriptifs s'attardant sur la faune et la flore martienne. Mais c'est assurément lorsqu'il se concentre sur les Tripèdes qu'il se fait le plus laudatif :

Mais comment décrire ces visages ? Comment faire concevoir leur forme rythmique, comparable à celle des plus beaux vases hellènes, les nuances ravissantes de leur peau qui évoquaient ensemble les fleurs, les nuages crépusculaires, les émaux égyptiens ? Aucun de ces grossiers appendices de chair que sont nos nez, nos oreilles, nos lèvres, mais six yeux merveilleux, devant lesquels nos plus beaux yeux terrestres ne sont plus que des élytres de hannetons ou de carabes, des yeux où passaient toutes les lueurs des aurores, des prairies matinales, des fleuves au soleil couchant, des lacs orientaux, des océans, des orages, des nuées... (pp. 97-98)

Au-delà de leur stupéfiante beauté, Rosny multiplie les parallèles entre l'humanité et les Tripèdes, les appelant « les homologues de notre humanité » (p. 103) ou encore « notre famille d'outre-Terre » (p. 152). Il envisage même une symbiose inter-espèce inédite à la fin des *Astronautes* puisque Grâce, la Tripède ayant accompagné les humains sur Terre, devient mère non pas par des moyens biologiques naturels humains mais par la force d'un sentiment amoureux qui la lie à Jacques et Violaine, enceinte également :

— Je crois qu'elle nous aime beaucoup, reprit-elle à mi-voix... surtout toi...
— Elle ne parle jamais de toi qu'avec enthousiasme...
— Je le sais, et j'ai pour elle une affection singulière... une affection d'autre monde... Cela m'explique un peu peut-être, l'affection qu'elle a pour nous... Je ne sais comment l'idée m'est venue qu'elle a désiré un enfant parce que nous en attendions un... elle a une sorte d'amour pour toi... (p. 286)

Rosny dépeint une nouvelle forme de communion au-delà des espèces, cette fois-ci uniquement sous le signe de la perpétuation pour l'ensemble des parties.

5.3. Des récits aux frontières de nombreux sous-genres de la science-fiction

La science-fiction se caractérise par la multiplicité de ses subdivisions. Non content d'en être un des précurseurs, Rosny aîné a déjà exploré une partie de ces sous-genres qui fleuriront parfois près d'un siècle après son œuvre.

Une uchronie

Récit singulier aux frontières du fantastique, du roman préhistorique et de la science-fiction, « Les Xipéhuz » a quelque chose d'insaisissable. S'il devait être rapproché d'un sous-genre de la science-fiction, ce serait assurément celui de l'uchronie. Le principe de l'uchronie est de prendre une situation historique existante, d'y modifier son déroulement et d'imaginer les conséquences d'un tel changement. En dépeignant une humanité au néolithique confrontée à une espèce intelligente imaginaire, Rosny écrit une sorte d'uchronie préhistorique qui aurait pour principal postulat de faire de la naissance de la raison et de la méthode scientifique le point de départ du développement de l'Humanité comme espèce dominante sur Terre. L'écart avec l'histoire humaine se fait dès les premières pages du récit :

C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane.

La tribu nomade de Pjehou, avec ses ânes, ses chevaux, son bétail, traversait la forêt farouche de Kzour, vers le crépuscule du soir, dans l'océan de la mer oblique, et le chant du déclin s'enflait, planait, descendait des nichées harmonieuses.

Tout le monde étant très las, on se taisait, en quête d'une belle clairière où la tribu pût allumer le feu sacré, faire le repas du soir, dormir à l'abri des brutes, derrière la double rampe de brasiers rouges.

Les nues s'opalisèrent, les contrées polychromes vaguèrent aux quatre horizons, les dieux nocturnes soufflèrent le chant berceur, et la tribu marchait encore. Un éclaireur reparut au galop, annonçant la clairière et l'onde, une source pure.

La tribu poussa trois longs cris et tous allèrent plus vite : des rires puérils s'épanchèrent ; les chevaux et les ânes mêmes, accoutumés à reconnaître l'approche de la halte d'après le retour des coureurs et les acclamations des nomades, fièrement dressaient l'encolure.

La clairière apparut. La source charmante y trouait sa route entre des mousses et des arbustes, et une fantasmagorie se montra aux nomades.

C'était d'abord un grand cercle de cônes bleuâtres, translucides, la pointe en haut, chacun du volume à peu près de la moitié d'un homme. Quelques raies claires, quelques circonvolutions sombres, parsemaient leur surface et tous avaient vers la base une étoile éblouissante comme le soleil à la moitié du jour. (pp. 9-10)

« C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane ». Ainsi commence le récit. Cet incipit, parce qu'il nous donne à la fois une indication temporelle et géographique, est plus précis qu'il n'y paraît. Ces trois villes antiques précisent le cadre : l'histoire se déroule en Mésopotamie, une région historique du Moyen-Orient située entre le Tigre et l'Euphrate, très importante dans l'histoire humaine puisqu'elle est le terreau des premières grandes civilisations et des premières écritures. Par ailleurs, l'indication temporelle permet de penser que « le massement civilisateur » correspond à la période d'Uruk, c'est-à-dire le IV^e millénaire avant notre ère, puisque c'est à cette période que se développent les premières grandes villes dans la région. Le récit se déroule donc cinq à six mille ans avant notre ère.

Une fois cette balise installée, l'auteur ne tarde pas à dévier du cours de l'Histoire puisqu'il introduit dès le cinquième paragraphe, l'élément uchronique, à savoir l'apparition des Xipéhuz, ici désigné comme des « fantasmagories ».

Comme nous l'évoquons plus haut dans le point intitulé « La guerre des règnes », cette rencontre entre humains et Xipéhuz provoque une guerre existentielle dont le résultat, la victoire de l'Humanité, est présentée comme une forme de naissance de la civilisation moderne à travers l'éclosion de la méthode scientifique mais également, autre élément uchronique, de l'écriture. Car ce que donne à lire

la nouvelle « Les Xipéhuz » est, en partie, la traduction d'un récit écrit de la main de Bakhoûn lui-même :

Alors, Bakhoûn s'établit aux abords de la forêt de Kzour, se retirant à l'heure du repos, et, tout le jour, il observait, monté sur le plus rapide étalon de Chaldée.

Bientôt, convaincu de la supériorité du splendide animal sur les plus agiles des Formes, il put commencer son étude hardie et minutieuse des ennemis de l'Homme, cette étude à laquelle nous devons le grand livre anté-cunéiforme de soixante grandes belles tables, le plus beau livre lapidaire que les âges nomades aient légué aux races modernes.

C'est dans ce livre, admirable de patiente observation, de sobriété, que se trouve constaté un système de vie absolument dissemblable de nos règnes animal et végétal, système que Bakhoûn avoue humblement n'avoir pu analyser que dans son apparence la plus grossière, la plus extérieure. Il est impossible à l'Homme de ne pas frissonner en lisant cette monographie des êtres que Bakhoûn nomme les Xipéhuz, ces détails désintéressés, jamais poussés au merveilleux systématique, que l'antique scribe révèle sur leurs actes, leur mode de progression, de combat, de génération, et qui démontrent que la race humaine a été au bord du Néant, que la Terre a failli être le patrimoine d'un règne dont nous avons perdu jusqu'à la conception.

Il faut lire la merveilleuse traduction de M. Dessault, ses découvertes inattendues sur la linguistique préassyrienne, découvertes plus admirées malheureusement à l'étranger – en Angleterre, en Allemagne – que dans sa propre patrie. L'illustre savant a daigné mettre à notre disposition les passages saillants du précieux ouvrage, et ces passages, que nous offrons ci-après au public, peut-être inspireront l'envie de parcourir les superbes traductions du Maître¹. (pp. 20-21)

Cette partie de la nouvelle, présentée comme une traduction fictive de tablettes « anté-cunéiformes » tout aussi fictives, souligne une chronologie alternative puisque les premières traces d'écriture datent au plus tôt du IV^e millénaire avant notre ère. Le souci de véracité de l'auteur est ici très frappant puisqu'il va jusqu'à citer, en note de bas de page, une édition, totalement fictive, de cette fameuse traduction des écrits de Bakhoûn chez un éditeur bien réel, Calmann-Lévy, chez qui Rosny publiera plus tard certains de ces écrits. L'auteur fait ainsi remonter de plusieurs milliers d'années l'invention de l'écriture pour souligner, dans son récit, le moment de bascule pour l'humanité, qu'a constitué cette rencontre avec les Xipéhuz. Comme dans tout récit uchronique, il tord les événements réels pour imaginer une chronologie nouvelle influencée par l'élément uchronique qu'il met au cœur de son récit.

Un space opera

Sous-genre par excellence de la science-fiction populaire anglo-saxonne, le *space opera* se développe essentiellement à partir des années 1940. Il s'inspire des récits d'aventures géographiques et déplace les enjeux liés à l'exploration de lieux inconnus et sauvages dans un contexte spatial. Il met en scène une humanité souvent triomphante qui maîtrise le voyage interplanétaire et se confronte à des entités extraterrestres. Le *space opera* est en somme un roman d'aventures galactiques qui joue sur le spectaculaire et l'émerveillement que peut procurer au lecteur l'exploration de l'espace. En cela, *Les Navigateurs de l'infini* et *Les Astronautes* sont des représentants très précoces de ce genre.

C'est dans la démarche poétique globale de l'auteur qu'il faut comprendre cette approche plus spectaculaire et aventureuse de l'anticipation. Avant lui, la grande figure littéraire qui incarnait le courant prospectiviste était Jules Verne. Ses romans d'anticipation comme *De la Terre à la Lune* (1865) ou *Vingt Mille Lieues sous les mers* (1869-1870), ont pour particularité de fonctionner sur une anticipation très légère, l'auteur extrapolant souvent sur des technologies alors balbutiantes mais bien en voie d'apparition. Son approche, ancrée dans le segment de la littérature destinée à la jeunesse, est en cela plus rigoureuse et à visée pédagogique.

Rosny, quant à lui, s'inscrit directement dans une veine plus populaire, aventureuse, qui se rapproche plus de la littérature populaire. Le genre de l'aventure est alors le genre dominant de la littérature populaire, il se caractérise par une histoire qui joue sur l'alliance de l'action, omniprésente, et du dépaysement dans le but de faire voyager et de divertir ses lecteurs. Le dépaysement d'ordre

¹ *Les Précurseurs de Ninive*, par B. DESSAULT, édition in-8°, chez Calmann-Lévy. Dans l'intérêt du lecteur, j'ai converti l'extrait du livre de Bakhoûn, ci-après, en langage scientifique moderne.

géographique et/ou historique est certainement celui que l'on retrouve le plus souvent. Les récits d'explorateurs, de pirates, d'aventuriers en terres inconnues sont légion et c'est certainement dans cette tradition, plutôt que dans celle de Verne, qu'il faut inscrire les récits de science-fiction de Rosny.

À travers eux, il souhaite faire ressentir une forme d'émerveillement face à l'altérité du vivant (les extraterrestres ou apparentés comme les Xipéhuz) ; du temps (le passé préhistorique, le futur interstellaire) et de l'espace (les autres planètes). En somme l'auteur ne fait que déplacer le cadre spatio-temporel du roman d'aventures classiques dans un cadre qui deviendra après lui celui de la majorité de la production de science-fiction : le futur stellaire de l'humanité.

— [...] Il vous plaît d'être, avec nous, le premier homme qui y ait « atterri ». Et c'est très bien... nous nous félicitons d'être menés par l'esprit d'aventure... comme jadis ces pauvres gens sur leurs caravelles ! (p. 60)

Cette phrase prononcée par un des astronautes au début des *Navigateurs de l'infini* inscrit le récit à la fois dans l'histoire de la colonisation humaine (les caravelles rappellent Christophe Colomb) et dans la tradition du roman d'aventure (« l'esprit d'aventure »). C'est en cela que Rosny annonce le succès du *space opera*. Il joue, comme le fera ce genre, sur ce que l'on appelle le *sense of wonder*, un sentiment d'émerveillement que peut ressentir le lecteur de science-fiction face au cadre spatial des récits et sur lequel jouait énormément les auteurs du genre aux États-Unis, comme en témoigne les noms des magazines qui accueillait ces aventures : *Amazing Stories* (1926), *Wonder Stories* (1929), *Astounding Stories* (1930). La préface des *Navigateurs de l'infini* est en cela tout à fait représentative :

Tout est prêt. Les cloisons du *Stellarium*, en argine sublimé, d'une transparence parfaite, ont une résistance et une élasticité qui, naguère, eussent paru irréalisables et qui le rendent pratiquement indestructible.

Un champ pseudo-gravitif, à l'intérieur de l'appareil, assurera un équilibre stable aux êtres et aux objets.

Nous disposons d'abris dont la contenance totale atteint trois cents mètres cubes ; notre chargement d'hydralium doit suffire à nous approvisionner d'oxygène pendant trois cents jours ; nos armures hermétiques d'argine nous permettront de circuler dans Mars à la pression terrestre, notre respiration étant assurée par des transformateurs directs ou pneumatiques.

D'ailleurs, les appareils Siverol nous dispenseraient de respirer pendant plusieurs heures, par leur action globulaire, et par l'anesthésie des poumons.

Enfin, notre provision de vivres comprimés, auxquels nous pouvons rendre à volonté leur volume primitif, est assurée pour neuf mois.

Le laboratoire prévoit toutes les analyses physiques, chimiques et biologiques ; nous sommes puissamment pourvus d'appareils destructeurs. En somme, la propulsion, l'équilibre pseudo-gravitif, la respiration normale, la combustion artificielle et la nutrition nous sont assurés pendant plus de trois saisons. En comptant trois mois pour atteindre Mars, trois mois pour en revenir, il nous restera trois mois pleins pour explorer la planète, dans le cas – le moins favorable – où nous ne trouverions là-bas aucune ressource d'alimentation et de respiration. (pp. 55-56)

Dans ces premiers paragraphes, en plus de plonger le lecteur directement dans un univers fantastique avec l'évocation d'un voyage vers Mars, Rosny joue sur l'effet de dépaysement provoqué par un ensemble de concepts, d'objets, d'éléments qui n'ont pas d'équivalent dans le monde réel : Stellarium, argine sublimé, champ pseudo-gravitif, hydralium, appareils Siverol. Autant d'éléments qui constituent un lexique scientifico-futuriste qui participe au dépaysement propre à la science-fiction.

Notre vaisseau vogue dans la nuit éternelle ; les rayons du Soleil nous frapperaient durement, à travers l'argine, si nous ne disposions pas d'appareils qui atténuent, diffusent ou suppriment la lumière, à notre gré.

[...]

Un matin, Antoine, qui est un peu hypermétrape, murmure :

— Mars cesse d'être une étoile !

[...]

À la vue simple, c'est un orbe colossal, une lune vingt fois, puis cinquante fois, puis cent fois plus étendue que l'astre sélénétique. À mesure, cet astre semble moins lumineux. D'abord pareil à un disque de cuivre poli, il pâlit, il prend un aspect presque mat ; bientôt, sa substance figure un mélange de métal et de terre

cuite où le rouge domine mais où apparaissent des taches multicolores... Les deux lunes de Mars galopent indéfiniment.

[...] Il n'y a plus d'astre. Mars est devenu un monde, lointain encore, où l'œil distingue la figure confuse des monts, des plaines, des grandes vallées, que la rapidité vertigineuse de notre course transforme, agrandit sans cesse. L'heure formidable est proche. Nous sommes prêts : depuis longtemps nous avons opéré le retournement du *Stellarium*. (pp. 57-62)

Dans les paragraphes qui racontent l'approche de la planète Mars, se ressent très fort l'envie de l'auteur de faire passer ce sentiment d'émerveillement à travers le zoom progressif qui accompagne le voyage des astronautes. L'auteur utilise également des superlatifs (nuit éternelle ; orbe colossal ; vitesse vertigineuse ; heure formidable) ainsi que des comparaisons et des métaphores qui vont dans ce sens.

Mais le dépaysement passe aussi par l'émerveillement face à la faune et la flore locale, que l'auteur s'amuse à imaginer et à décrire :

Tandis qu'ils discourent, l'astronef, marchant au ralenti, dépassa l'Équateur et entra dans la région d'ombre. Le ciel étoilé apparut brusquement et la causerie cessa. Le *Stellarium*, ayant encore ralenti sa course, s'immobilisa enfin et se posa sur un plateau, au sommet d'une colline.

Alors, tous quatre contemplèrent le ciel en silence. Tout de suite, Violaine fut sidérée par les légions innombrables des Éthéraux. Ils formaient une Voie lactée, palpitante, rayonnante, et profonde, où des points lumineux évoluaient en tous sens, avec une rapidité vertigineuse.

On apercevait pourtant le ciel étoilé, avec des éclipses, et la grosse étoile topaze-émeraude qui était la Terre.

— Ah ! c'est beau, soupira Violaine.

— Au-delà du beau et du laid, remarqua Jean.

[...]

Nous nous tûmes, exaltés par le prodigieux spectacle. Je m'étonnais que nous eussions parfois douté que les Éthéraux fussent des vivants. Leurs mouvements ne trahissaient aucune uniformité, aucune servitude énergétique. Non seulement ils circulaient en tous sens, mais encore chacun d'entre eux, chaque groupement, semblait aller au hasard.

Il est vrai que les molécules aussi s'agitent en tous sens et que leurs trajets varient continuellement, mais il ne comportent pas ces alternatives d'ordre et de désordre, de repos et d'activité, qui d'emblée caractérisent les Éthéraux.

Il fallut plus d'une heure pour attédir notre enthousiasme, puis le *Stellarium* se remit en route, très lentement, à peine mille kilomètres à l'heure. Néanmoins, la région des Tripèdes ne tarda pas à paraître aux pâles lueurs de l'aube. Nous fîmes halte sur un plateau qui dominait faiblement la plaine. Dès que le soleil parut, la région visible s'étala sur une vaste étendue. Dans l'atmosphère raréfiée, les détails du site apparurent avec une extrême netteté.

— Un paysage de rêve, dit Violaine, après un silence, presque de rêve terrestre. Ce bois, là-bas, évoque un bois de gigantesques et fantastiques champignons, et c'est une sorte d'herbe rouge qui pousse sur la plaine. Quant au lac, sans les plantes singulières qui l'enveloppent, il me rappellerait le lac de Zurich.

Des créatures volantes, qui s'élevaient lentement au-dessus du plateau, émerveillèrent Violaine.

— Cinq ailes, mais quelles ailes ! Peut-être les ptérodactyles ressemblaient-ils à ceux-là.

— Du tout, fit Antoine. Ni reptile, ni cheiroptère, ni oiseau, ni plumes, ni poils ; une sorte de mouche veloutée.

Un des êtres volants, grand comme un aigle, se posa sur une arête de roc, à une centaine de mètres des aéronautes :

— Il a pour le moins six yeux ! s'exclama la jeune fille.

— Sept, tout juste, dit Jean, et trois pattes, Violaine. Mais voici des quintupèdes.

Ils étaient trois, au bas de la pente : l'un semblait une caricature de léopard, malgré sa gueule rectangulaire, ses yeux multiples et ses cinq pattes. Les deux autres, de couleur brique, faisaient plutôt songer à des ours, encore que le poil fût remplacé par une sorte de feutre. La taille des trois bêtes se rapprochait de celle des grands loups nordiques.

— Carnivores ou plantivores ? grommela Antoine.

Chacun de ces animaux avait six yeux, de nuances diverses, saphir, rubis, émeraude, améthyste, plus étincelants que même les yeux de nos félins dans la pénombre.

— Nos insectes ont aussi des yeux multiples, remarqua Violaine.

— Oui, mais leur vue est si limitée qu'ils « ne nous connaissent point ».

— Sinon à leur manière, qui leur permet, en toute innocence – puces, poux, punaises, moustiques – de nous exploiter comme des proies. C’est leur chance.

— Plus encore la nôtre ! Je pense que si les insectes nous avaient vus complètement, comme nous les voyons, il y aurait longtemps que l’Homme serait exterminé, avec beaucoup de mammifères, oiseaux, reptiles, batraciens.

En ce moment, Violaine s’écria :

— Eh ! ce sont des plantivores.

En effet, les trois bêtes s’étaient mises à brouter, étrangement, avec les arcs cornés qui leur servaient de dents.

— Holà !

Les plantivores fuyaient. Un animal apocalyptique venait d’apparaître. La taille d’un rhinocéros, une tête en pyramide tronquée, des yeux de poulpe disséminés sur une face géante. Un pelage de soie bleue, assez semblable pour la consistance à la soie des chapeaux hauts de forme de jadis.

— Il est affreux et magnifique ! s’exclama Violaine.

Ses yeux immenses venaient d’apercevoir les humains qui, sortis du Stellarium, s’étaient avancés jusqu’au bord du plateau. Il poussa une clameur : vous eussiez dit des beuglements d’un trombone, puis bondit sur la pente.

— Je crois qu’il songe à nous dévorer ! dit paisiblement Antoine. Voyons cela, camarades.

Il dirigea son radiant vers le fauve et darda un jet de rayons. La brute s’arrêta, effarée, fit encore deux ou trois pas en avant, puis rétrograda et se mit à fuir avec une vitesse de bolide.

— Il bondit aussi bien qu’un tigre ! remarqua Jean avec admiration.

— Des sauts de dix mètres.

Le carnivore avait déjà franchi près d’un mille, lorsque deux autres bêtes surgirent, l’une couleur soufre, le museau pareil à un grand coquillage, avec une gueule en hélice, et de la taille d’un loup – l’autre, noire comme la nuit, un long corps parabolique, cinq pattes spatulées, et qui semblaient à la fois ramper et courir ; il poursuivait le premier. Tous deux s’arrêtèrent à la vue du colosse bleu qui, en trois bonds, fut sur la bête de soufre.

— Je songe à une scène préhistorique, fit Jean. En définitive, ces monstres ne sont pas plus surprenants que les monstres fabuleux du Secondaire, voire la faune des forêts vierges, à qui, naguère encore l’Homme permettait de croître sur de vastes territoires. (pp. 186-190)

Les descriptions comme les paroles des explorateurs participent à créer un sentiment d’émerveillement chez le lecteur. Rosny souligne avec insistance le caractère spectaculaire de son bestiaire extraterrestre.

Une écofiction

Les récits de science-fiction mettant au cœur de leur intrigue les enjeux climatiques et écologiques sont aujourd’hui très nombreux. Ils forment un ensemble que l’on désigne sous l’appellation d’écofiction. En cela *La Mort de la Terre* est une occurrence particulièrement précoce de ce genre. Rosny aîné y établit un lien très clair entre activité humaine et dérèglement climatique, aborde les questions de démographie (avec une réflexion particulièrement avant-gardiste sur l’euthanasie), de gestion des ressources et de l’énergie. Son approche n’est néanmoins pas totalement catastrophiste puisqu’il envisage le dérèglement climatique sur un temps particulièrement long de plusieurs centaines de milliers d’années.

Rosny ne laisse cependant planer aucun doute, c’est bien l’Humanité qui a détruit son environnement :

Puis, la planète laissa prospérer l’Homme : son règne fut le plus féroce, le plus puissant – et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie. Et il y eut un temps où les énergies subtiles et les minéraux obscurs semblèrent eux-mêmes esclaves ; le vainqueur capta jusqu’à la force mystérieuse qui a assemblé les atomes.

— Cette frénésie même annonçait la mort de la Terre..., la mort de la Terre pour *notre* Règne ! murmura doucement Targ. (p. 130)

Cet extrait, tiré de la toute fin du roman déjà citée plus haut, est clair : « Il fut le destructeur prodigieux de la vie. ». L’auteur insiste sur l’implacable prédation qu’exerce l’Humanité sur son

environnement tout en associant la catastrophe à l'essor d'une société basée sur l'innovation technologique.

Le chapitre II du roman comprend un long passage relatant l'évolution des hommes à travers les âges. S'y lit l'histoire du déclin de l'Humanité et de la désertification de la planète :

Depuis cinq cents siècles, les Hommes n'occupaient plus, sur la planète, que des îlots dérisoires. L'ombre de la déchéance avait de loin précédé les catastrophes. À des époques fort anciennes, aux premiers siècles de l'ère radioactive, on signale déjà la décroissance des eaux : maints savants prédisent que l'Humanité périra par la sécheresse. Mais quel effet ces prédictions pouvaient-elles produire sur des peuples qui voyaient des glaciers couvrir leurs montagnes, des rivières sans nombre arroser leurs sites, d'immenses mers battre leurs continents ? Pourtant, l'eau décroissait lentement, sûrement, absorbée par la Terre et volatilisée dans le firmament. Puis, vinrent des remaniements du sol ; parfois, des tremblements de terre, en un seul jour, détruisaient dix ou vingt villes et des centaines de villages : de nouvelles chaînes de montagnes se formèrent, deux fois plus hautes que les antiques massifs des Alpes, des Andes ou de l'Himalaya ; l'eau tarissait de siècle en siècle. Ces énormes phénomènes s'aggravèrent encore. À la surface du Soleil, des métamorphoses se décelaient qui, d'après des lois mal élucidées, retentirent sur notre pauvre globe. Il y eut un lamentable enchaînement de catastrophes : d'une part, elles haussèrent les hautes montagnes jusqu'à vingt-cinq et trente mille mètres ; d'autre part, elles firent disparaître d'immenses quantités d'eau.

On rapporte que, au début de ces révolutions sidérales, la population humaine avait atteint le chiffre de vingt-trois milliards d'individus. Cette masse disposait d'énergies démesurées. Elle les tirait des protoatomes (comme nous le faisons encore, quoique imparfaitement, nous-mêmes) et ne s'inquiétait guère de la fuite des eaux, tellement elle avait perfectionné les artifices de la culture et de la nutrition. Même, elle se flattait de vivre prochainement de produits organiques élaborés par les chimistes. Plusieurs fois, ce vieux rêve parut réalisé : chaque fois, d'étranges maladies ou des dégénérescences rapides décimèrent les groupes soumis aux expériences. Il fallut s'en tenir aux aliments qui nourrissaient l'Homme depuis les premiers ancêtres. À la vérité, ces aliments subissaient de subtiles métamorphoses, tant du fait de l'élevage et de l'agriculture que du fait des manipulations savantes. Des rations réduites suffisaient à l'entretien d'un homme ; et les organes digestifs avaient accusé, en moins de cent siècles, une diminution notable, tandis que l'appareil respiratoire s'accroissait en raison directe de la raréfaction de l'atmosphère.

Les dernières bêtes sauvages disparurent ; les animaux comestibles, par comparaison à leurs ascendants, étaient de véritables zoophytes, des masses ovoïdes et hideuses, aux membres transformés en moignons, aux mâchoires atrophiées par le gavage. Seules quelques espèces d'oiseaux échappèrent à la dégradation et prirent un merveilleux développement intellectuel.

Leur douceur, leur beauté et leur charme croissaient d'âge en âge. Ils rendaient des services imprévus, à cause de leur instinct, plus délicat que celui de leurs maîtres, et ces services étaient particulièrement appréciés dans les laboratoires.

Les Hommes de cette puissante époque connurent une existence inquiète. La poésie magnifique et mystérieuse était morte. Plus de vie sauvage, plus même ces immenses étendues presque libres : les bois, les landes, les marais, les steppes, les jachères de la période radioactive. Le suicide finissait par être la plus redoutable maladie de l'espèce.

En quinze millénaires, la population terrestre descendit de vingt-trois à quatre milliards d'âmes ; les mers, réparties dans les abîmes, n'occupaient plus que le quart de la surface ; les grands fleuves et les grands lacs avaient disparu ; les monts pullulaient, immenses et funèbres. Ainsi la planète sauvage reparaisait – mais nue !

L'Homme, cependant, luttait éperdument. Il s'était flatté, s'il ne pouvait vivre sans eau, de fabriquer celle dont il aurait besoin pour ses usages domestiques et agricoles ; mais les matériaux utiles devenaient rares, sinon à des profondeurs qui rendaient leur exploitation dérisoire. Il fallut se rabattre sur des procédés de conservation, sur des moyens ingénieux pour ménager l'écoulement et pour tirer le maximum d'effet du fluide nourricier.

Les animaux domestiques périrent, incapables de s'habituer aux nouvelles conditions vitales : en vain tenta-t-on de refaire des espèces plus rustiques ; une dégradation deux cents fois millénaire avait tari l'énergie évolutive. Seuls les oiseaux et les plantes résistaient. Celles-ci reprirent quelques formes ancestrales ; ceux-là s'adaptèrent au milieu : beaucoup, redevenant sauvages, construisirent leurs aires à des hauteurs où l'Homme pouvait d'autant moins les poursuivre que la raréfaction de l'air, quoique bien moindre, accompagnait celle de l'eau. Ils vécurent de déprédations et déployèrent une ruse si raffinée

qu'on ne put les empêcher de se maintenir. Quant à ceux qui demeuraient parmi nos ancêtres, leur sort fut d'abord épouvantable. On tenta de les avilir à l'état de bêtes comestibles. Mais leur conscience était devenue trop lucide ; ils luttèrent affreusement pour échapper à leur sort. Il y eut des scènes aussi hideuses que ces épisodes des temps primitifs où l'Homme mangeait l'Homme, où des peuples entiers étaient réduits en servitude. L'horreur pénétra les âmes, peu à peu on cessa de brutaliser les compagnons de la planète et de s'en repaître.

D'ailleurs, les phénomènes sismiques continuaient à remanier les terres et à détruire les villes. Après trente mille ans de lutte, nos ancêtres comprirent que le minéral, vaincu pendant des millions d'années par la plante et la bête, prenait une revanche définitive. Il y eut une période de désespoir qui ramena la population à trois cents millions d'Hommes, tandis que les mers se réduisaient au dixième de la surface terrestre. Trois ou quatre mille ans de répit firent renaître quelque optimisme. L'humanité entreprit de prodigieux travaux de préservation : la lutte contre les oiseaux cessa ; on se borna à les mettre dans des conditions qui ne permettaient pas qu'ils se multipliasent, on tira d'eux de précieux services.

Puis, les catastrophes reprirent. Les terres habitables se rétrécirent encore. Et, il y a environ trente mille ans, eurent lieu les remaniements suprêmes : l'humanité se trouva réduite à quelques territoires disséminés sur la Terre, redevenue vaste et formidable comme aux premiers âges ; en dehors des oasis, il devenait impossible de se procurer l'eau nécessaire à la vie. (pp. 24-29)

Si la vision de l'auteur est bien évidemment limitée par l'état de la connaissance de son époque, le lecteur contemporain ne peut être que frappé par la modernité de son constat. Il insiste ainsi sur l'aveuglement dans lequel l'Humanité s'est enfermée alors que « maints savants » tentent d'alerter du danger. L'auteur envisage également ce que l'on appelle aujourd'hui les « points de basculement » du système climatique, c'est-à-dire ce moment où le dérèglement climatique deviendra incontrôlable. Il fustige une humanité arrogante qui utiliserait sans recul ni prudence une énergie qu'il ne maîtrise pas. Il s'émeut également de l'exploitation avide des autres espèces animales sans aucune considération pour leur existence. La manière dont il imagine une lutte entre humains et oiseaux évolués, rejoint des considérations très contemporaines sur la notion de sentience qui permet d'évaluer le degré de conscience des animaux et de faire évoluer l'éthique animale. Rosny n'hésite d'ailleurs pas à comparer la consommation d'être que nous appellerions aujourd'hui sentients (ici les oiseaux évolués), ou conscients, à « des scènes aussi hideuses que ces épisodes des temps primitifs où l'Homme mangeait l'Homme » (p. 28). De là à y voir un plaidoyer pour le véganisme, il n'y a qu'un pas.

Une dystopie

Bien avant les succès du genre que sont *1984* de George Orwell (1949) ou *Le Meilleur des Mondes* de Aldous Huxley (1932), *La Mort de la Terre* coche la plupart des cases de la dystopie. La dystopie est une fiction anxio-gène mettant en scène un groupe humain, ici l'humanité entière, soumis à une politique oppressive et à un destin funeste. La vision tragique du destin des personnages principaux est une caractéristique du genre. Si la petite communauté organisée autour de Targ se singularise par sa lutte contre l'extinction, Rosny prend bien soin de montrer dès le début du roman que ce combat est perdu d'avance. L'incipit est en cela un véritable contrat de lecture :

L'affreux vent du Nord s'était tu. Sa voix mauvaise, depuis quinze jours, remplissait l'oasis de crainte et de tristesse. Il avait fallu dresser les brise-ouragans et les serres de silice élastique. Enfin, l'oasis commençait à tiédir.

Targ, le veilleur du Grand Planétaire, ressentit une de ces joies subites qui illuminèrent la vie des Hommes, aux temps divins de l'Eau. Que les plantes étaient belles encore ! Elles reportaient Targ à l'amont des âges, alors que des océans couvraient les trois quarts du monde, que l'Homme croissait parmi des sources, des rivières, des fleuves, des lacs, des marécages. Quelle fraîcheur animait les générations innombrables des végétaux et des bêtes ! La vie pullulait jusqu'au plus profond des mers. Il y avait des prairies et des sylves d'algues comme des forêts d'arbres et des savanes d'herbes. Un avenir immense s'ouvrait devant les créatures ; l'Homme pressentait à peine les lointains descendants qui trembleraient en attendant la fin du monde. Imagina-t-il jamais que l'agonie durerait plus de cent millénaires ? (p. 5)

L'ambiance posée est sombre et anxio-gène. Rosny, comme il le fera plusieurs fois dans le roman, opère un écart temporel maximal pour souligner la déchéance des hommes. Le contraste entre les

« temps divins de l'Eau », passé tellement éloigné qu'il en devient presque mythique, et l'horrible présent n'en est que plus spectaculaire. L'utilisation du terme « agonie » pour désigner la fin de l'Humanité ne laisse aucun doute sur le destin funeste qui l'attend. Le récit plutôt aventureux est dès la première page frappé d'une dimension tragique typique de la dystopie.

Par ailleurs, Rosny dépeint le système politique et social de cette Humanité en fin de vie. La raréfaction des sources d'eau pousse les derniers îlots d'humains à mettre en place des politiques eugénistes de sélection de la reproduction et d'euthanasie. Une politique présentée par l'auteur comme parfaitement intégrée par la plupart des membres résignés qui forment cette société :

À mesure que s'épuisaient les provisions, chaque oasis désignait les habitants qui devaient périr. On sacrifia d'abord les vieillards, puis les enfants, sauf un petit nombre qui furent réservés dans l'hypothèse d'un revirement possible de la planète, puis tous ceux dont la structure était vicieuse ou chétive.

L'euthanasie était d'une extrême douceur. Dès que les condamnés avaient absorbé les merveilleux poisons, toute crainte s'abolissait. Leurs veilles étaient une extase permanente, leurs sommeils profonds comme la mort. L'idée du néant les ravissait, leur joie croissait jusqu'à la torpeur finale.

Beaucoup devançaient l'heure. Peu à peu, ce fut une contagion. Dans les oasis équatoriales, on n'attendit pas la fin des provisions ; il restait encore de l'eau dans quelques réservoirs, et déjà les derniers habitants avaient disparu. (p. 70)

L'approche de Rosny est ici tout de même nuancée puisque les politiques typiquement dystopiques qu'il dépeint semblent être à la fois imposées aux populations mais acceptées par elles avec une forme de joie qui va parfois jusqu'à anticiper la résolution.

Les personnages principaux vivent l'expérience directement lorsque l'eau des Terres-Rouges se tarit à son tour :

La catastrophe était complète. Comme on avait épuisé, pour les besoins de l'oasis, tous les réservoirs de granit, hors ceux que venait de frapper l'accident, il ne restait d'eau que celle qu'on tenait dans les bassins d'arcum. Elle suffirait à désaltérer cinq ou six cents créatures humaines pendant une année.

Le Grand Conseil se réunit.

Ce fut une assemblée glaciale et presque taciturne. Les Hommes qui la composaient, à part Targ, étaient parvenus à l'état de résignation parfaite. Il n'y eut guère de délibération : rien que la lecture des lois et un calcul basé sur des données invariables. Aussi les résolutions furent-elles simples, nettes, impitoyables.

Rem, grand chef des Eaux, les résuma :

— La population des Terres-Rouges se monte encore à sept mille habitants. Six mille doivent, aujourd'hui même, se soumettre à l'euthanasie. Cinq cents mourront avant la fin du mois. Les autres décroîtront de semaine en semaine, de manière à ce que cinquante humains puissent se maintenir jusqu'à la fin de la cinquième année... Si, alors, des eaux nouvelles ne sont pas découvertes, ce sera la fin des Hommes.

L'assemblée écoutait, impassible. Toute réflexion était vaine ; une fatalité incommensurable enveloppait les âmes. Et Rem dit encore :

— Les hommes et les femmes ayant dépassé quarante ans ne doivent pas survivre. À part cinquante, tous accepteront l'euthanasie aujourd'hui même. Pour les enfants, neuf familles sur dix n'en conserveront point ; les autres en garderont un seul. Le choix des adultes est fixé d'avance : nous n'aurons qu'à consulter les listes de structure.

Une faible émotion agita l'assemblée. Puis, les têtes s'inclinèrent, en signe de soumission, et la foule du dehors, à qui les ondifères avaient communiqué la délibération, se taisait. À peine si quelque mélancolie assombrissait les plus jeunes...

Mais Targ ne se résignait point. Il rejoignit d'un élan sa demeure où Arva et Érê l'attendaient déjà, frémissantes. Elles tenaient contre elles leurs enfants ; l'émotion les soulevait, l'émotion jeune et tenace, source de l'antique vie et des vastes avenir.

Près d'elles, Manô rêvassait. Leur trouble ne l'avait surpris qu'une minute. Le fatalisme était sur ses épaules comme un roc.

À la vue de Targ, Arva s'écria :

— Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Nous ne mourrons pas ainsi. (pp. 86-87)

La rébellion du Targ ne se fait ici qu'au prix d'un exil définitif. Dans cette société, l'espoir n'a plus de place.

6. Propositions pédagogiques

Avant la lecture des œuvres

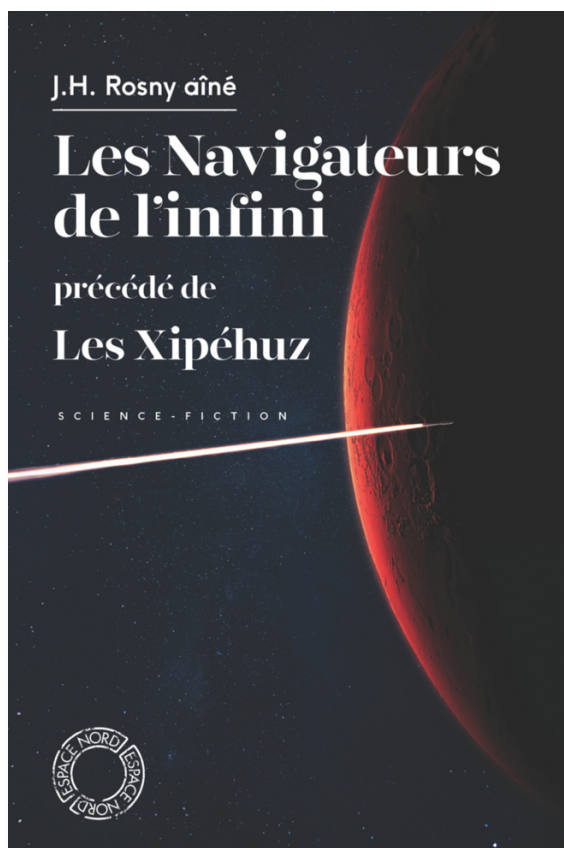
UAA 1 – Rechercher, collecter l’information et en garder des traces & UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Lisez le texte biographique consacré à Rosny Aîné (point 1. L’Auteur), il y est fait mention d’Émile Zola, d’Edmond de Goncourt et de Joris-Karl Huysmans. Effectuez des recherches à leur sujet afin d’expliquer brièvement qui ils sont et en particulier à quel genre littéraire ils sont associés.

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure, UAA 1 – Rechercher, collecter l’information et en garder des traces & UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Lisez (ou relisez) le texte biographique consacré à Rosny Aîné (point 1. L’Auteur) sachant que vous aurez à le résumer. Rédigez ensuite une brève notice biographique consacrée à cet auteur.
- Illustrez votre texte par une photo de l’auteur et justifiez votre choix. Donnez ensuite un titre à votre texte.
- À l’issue de votre travail, par groupes, réalisez une capsule audio de maximum deux minutes dans laquelle vous présenterez Rosny Aîné.

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure



Couvertures *Les Navigateurs de l’infini* et *La Mort de la Terre*
© Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord », n^{os} 415 et 416, 2025

Sur la couverture des deux volumes signés Rosny Aîné et réédités dans la collection Espace Nord figure la mention « science-fiction ».

- Lisez les résumés des livres figurant dans le dossier (2.2. Résumés) et tentez d'identifier les éléments permettant d'expliquer ce choix de l'éditeur.
- Justifiez votre réponse en manifestant votre connaissance du genre de la science-fiction. Gardez bien vos notes, elles vous seront utiles par la suite.

Après la lecture des œuvres

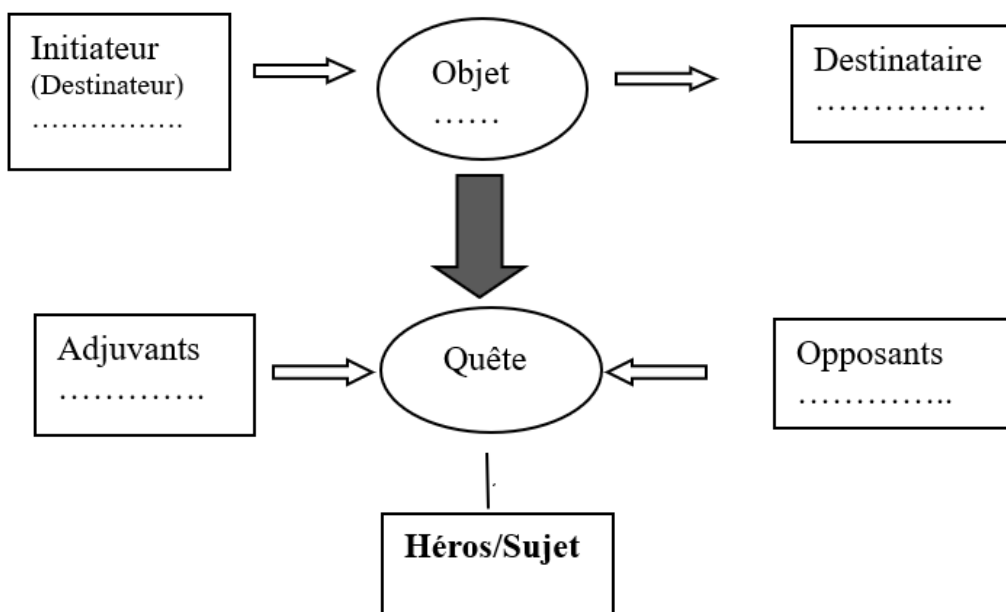
Sur La Mort de la Terre

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure

- Justifier le choix du titre. Illustrez vos explications par un extrait pertinent.

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure & UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Peut-on considérer Targ comme le héros du roman ? Justifiez votre réponse. Si tel est le cas, s'agit-il, selon vous, d'un héros positif ou d'un anti-héros ? Justifiez votre réponse en manifestant votre compréhension de ces notions.
- Quelle quête poursuit-il ? À l'initiative de qui ? Au bénéfice de qui ? Qu'est-ce qui est de nature à l'aider ? Qu'est-ce qui s'y oppose ? Sa quête aboutit-elle ? Retracez son parcours en complétant le schéma actanciel ci-dessous :



- Trouvez-vous ce personnage attachant ? Si oui, pour quelles raisons ? Si non, qu'est-ce qui vous empêche de vous y attacher ?

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces, UAA 3 – Défendre une opinion par écrit & UAA 6 – Relater des expériences culturelles

Valérie Stiénon, autrice de la postface de *La Mort de la terre*, parle d'une « *écofiction* pionnière ». Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

- Dans un premier temps, afin de fournir une réponse développée et précise à cette question, par groupes, effectuez des recherches sur l'*écofiction*.
- Dans un second temps, rédigez un texte argumenté que vous illustrerez par des exemples issus du roman de Rosny Aîné.
- Au terme de vos recherches et de la rédaction de votre argumentation, réalisez un dossier sur l'*écofiction* en Belgique depuis ses origines.

Remarques pour le professeur :

Il est sans doute préférable de valider les documents issus des recherches des élèves avant de les laisser travailler en autonomie.

Il est également possible de les orienter vers des ressources pertinentes telles que celles qui suivent :

https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/127403/1/V.%20Stiénon%2C%20Demain_ne_meurt_jamais_o_u_les_«écofictions»_décryptées.pdf

<https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-les-ecrivains-belges-et-la-nature/>

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure

Relisez l'incipit du roman (p. 5).

- Qualifiez d'un adjectif le monde tel qu'il est décrit dès les premières lignes.
- Justifiez en réalisant une liste des mots qui vous ont permis de répondre.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser, UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier

Vous faites partie de l'équipe d'une librairie. Vous devez réorganiser les rayons en fonction de catégories telles que utopies/dystopie. Parmi les livres à ranger figurent *La Mort de la terre* mais aussi *Le Meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley et *1984*, de Georges Orwell.

- Classeriez-vous ces trois livres dans l'une ou l'autre des catégories citées ? Si oui, laquelle ? Si non, pour quelles raisons ? Classeriez-vous les trois dans la même catégorie ? Quelle que soit votre réponse, préparez un plan de vos arguments en sachant que vous aurez à les défendre oralement. Afin de vous aider, visualisez et écoutez les présentations des livres ci-dessous :
 - *Le Meilleur des mondes* : <https://www.youtube.com/watch?v=hf5RmqE7Vbc>
 - *1984* : https://www.youtube.com/watch?v=mRuPhoZ_QbI

Sur les *Xipéhu* (lecture accompagnée)

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure & UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces.

Lisez ou relisez attentivement l'incipit des *Xipéhu* (pp. 9-10).

- Où et quand se déroule le récit ? Tentez d'identifier le cadre spatio-temporel. Citez les éléments du texte qui vous ont permis de répondre.
- Ce cadre spatio-temporel est-il précis ? Justifiez.
- Est-il vraisemblable ? Justifiez.
- Qu'est-ce qui, dans cet extrait, est de nature à perturber le cadre spatio-temporel ainsi posé ? Recopiez le(s) mot(s) du texte qui vous ont permis de répondre.

Poursuivez votre lecture et, par groupes, listez tous les repères temporels et spatiaux rencontrés. Réalisez une ligne du temps d'après ces indications temporelles. Que constatez-vous ?

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser & UAA 4 – Défendre une opinion oralement et négocier

Lisez les pages 22 à 33. Le narrateur y décrit les *Xipéhu* et laisse parfois transparaître son opinion les concernant.

- Formulez (si elle est implicite) ou reformulez (si elle est explicite) sa (ou ses) thèse(s).
- Résumez les arguments qui les sous-tendent. Pour chacun d'eux, identifiez les valeurs sur lesquelles ils reposent.

Poursuivez votre lecture.

- Et vous, quelle opinion vous faites-vous des *Xipéhu* à l'issue de votre lecture ? Défendez votre avis oralement.

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit

« Les *Xipéhu* » peut-il être considéré comme une *uchronie*, c'est-à-dire un récit reposant sur une situation historique existante dont le déroulement a été modifié ? Pour répondre à cette question, rédigez un texte argumenté, développé et illustré d'exemples issus de votre lecture.

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et amplifier

Bahkoûn regrette la nécessaire destruction des *Xipéhu* pour sauver l'espèce humaine. Il éprouve du « chagrin que l'Homme et le *Xipéhu* ne puissent pas coexister, que l'anéantissement de l'un dût être la farouche condition de vie de l'autre » (p. 36) À la fin de la nouvelle, il dira regretter les *Xipéhu* et s'interrogera tristement : « je demande à l'Unique quelle Fatalité a voulu que la splendeur de la Vie soit souillée par les Ténèbres du Meurtre ! »

Afin d'éviter ce triste constat, ajoutez une partie au livre de Bahkoûn dans laquelle il découvrira que la cohabitation entre humains et *Xipéhu* est finalement possible.

Respectez le choix du narrateur et la cohérence de l'histoire.

UAA 0 – Justifier une réponse, expliciter une procédure, UAA 1 – Rechercher et collecter l'information et en garder des traces & UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle : amplifier, recomposer, transposer

Lisez (ou relisez) la préface des *Navigateurs de l'infini* (pp. 55-56).

- Identifiez l'univers décrit et effectuez une liste des termes associés à cet univers.
- Par groupes, réalisez une illustration de cet extrait. Si vous ne souhaitez pas la réaliser vous-même, vous pouvez choisir une illustration, mais vous devrez justifier votre choix.

Lisez le chapitre I qui lui fait suite (pp. 57-62).

- Au fur et à mesure de votre lecture, repérez les adjectifs mélioratifs, les superlatifs ainsi que les comparaisons et métaphores. Classez-les en complétant le tableau qui suit.

Adjectifs mélioratifs et superlatifs	Comparaisons	Métaphores

- Quel effet l'emploi de ces termes et expressions provoque-t-il sur le lecteur ? Expliquez
- À votre tour, rédigez une sorte de journal de bord de votre découverte d'un univers. Choisissez un lieu qui vous est familier (votre école, votre domicile, etc.) et décrivez-le en utilisant les figures de style précédemment listées. Quel effet cette description particulière d'un lieu banal provoque-t-elle ?

Poursuivez votre lecture et, par groupes, sélectionnez un extrait des *Navigateurs de l'infini* que vous adapterez en bande dessinée.

UAA 2 – Réduire, résumer, comparer, synthétiser

- Rédigez un bref résumé (dix lignes maximum) des *Navigateurs de l'infini* en vous aidant du schéma narratif. Veillez à identifier clairement chaque étape du schéma.

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle : amplifier, recomposer, transposer.

- Par groupes, adaptez *Les Navigateurs de l'infini* en court métrage ou en jeu vidéo.

Sur l'ensemble du dossier (Rosny Aîné et les 3 œuvres analysées)

UAA 3 – Défendre une opinion par écrit

- Vers quelle œuvre de Rosny Aîné va votre préférence et pourquoi ? Défendez votre opinion à l'aide d'arguments variés et illustrés prouvant votre lecture des trois œuvres.

UAA 6 – Relater des expériences culturelles

- Par groupes, réalisez une capsule vidéo sur Rosny Aîné et son œuvre. Cette capsule est destinée à des élèves de votre âge qui n'ont jamais entendu parler de cet auteur. Elle doit donc à la fois les informer et leur donner envie de découvrir son œuvre.

7. Bibliographie

7.1. Sources livresques et revues

Fictions

J.-H. ROSNY AÎNÉ, *La Mort de la Terre*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 416, 2025.

J.-H. ROSNY AÎNÉ, *Les Navigateurs de l'infini précédé de Les Xipéhuz*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, coll. « Espace Nord » n° 415, 2025.

Études

Joseph ALTAIRAC, « Rosny aîné, précurseur de la science-fiction française », dans Stéphanie NICOT et France-Anne RUOLZ (éd.), *Les Navigateurs de l'impossible. Les vingt et un prix Rosny aîné, 1980-2000*, Nancy, Imaginaires sans frontières, 2001, pp. 445-448.

Philippe CLERMONT, Arnaud HUFTIER et Jean-Michel POTTIER (dir.), *Un seul monde. Relectures de Rosny aîné*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2010.

Guy COSTES et Joseph ALTAIRAC, « J.-H. Rosny » et « J.-H. Rosny aîné », dans *Rétrofictions. Encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone*, Amiens, Encrage, 2018, pp. 1806-1823.

Philippe CURVAL, « J.-H. Rosny aîné. L'ivresse de la métamorphose », dans J.-H. ROSNY AÎNÉ, *Les Navigateurs de l'infini*, Bruxelles, Grama, 1996, pp. 225-234.

Europe, n^{os} 681-682, « H.-G. Wells / Rosny aîné », janvier-février 1986.

Arnaud HUFTIER (dir.), *Otrante*, n^{os} 19-20, « Rosny aîné et les autres formes », 2006.

Pierre VERSINS, « Rosny aîné (J.-H.) », dans *L'Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1972, 2^e édition, pp. 775-778.

7.2. Sources internet

Laura DELAYE, « Carnet pédagogique sur les écrivains belges et la nature », sur *Espace Nord*, 2023 (en ligne sur <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-les-ecrivains-belges-et-la-nature/>, dernière consultation le 12 mars 2025).

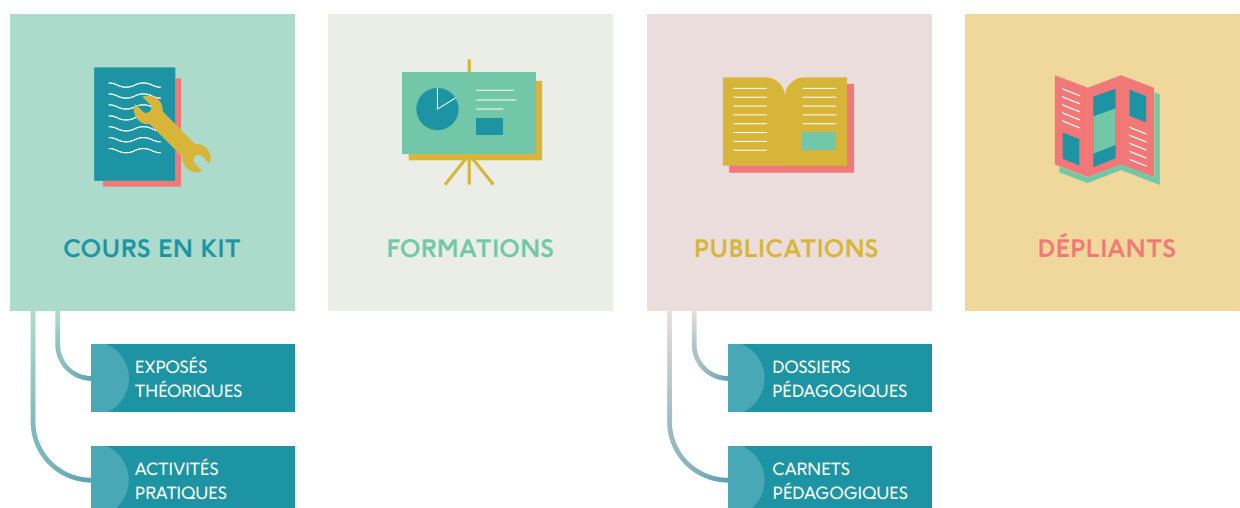
Brigitte DIAZ et Clément HUMMEL (dir.), *Elseneur*, n° 34, « J.-H. Rosny aîné », 2019 (en ligne sur <https://journals.openedition.org/elseneur/440>, dernière consultation le 12 mars 2025).

Valérie STIÉNON, « Demain ne meurt jamais, ou les "écofictions" décryptées », dans *Culture, le magazine en ligne de l'Université de Liège*, Liège, Université de Liège, 14/07/2012 (en ligne sur https://orbi.uliege.be/bitstream/2268/127403/1/V.%20Stiénon%2C%20Demain_ne_meurt_jamais_ou_les_«écofiction»_décryptées.pdf, dernière consultation le 12 mars 2025).

Valérie STIÉNON, « Une école belge de l'anticipation ? », dans *Textyles*, n° 48, 2016, pp. 13-27 (en ligne sur <https://journals.openedition.org/textyles/2657>, dernière consultation le 12 mars 2025).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.